



U
N

E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan
LES JAPONAIS



P.O.L

Extrait de la publication

LES JAPONAIS

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004

CHEZ L'OTO-RHINO, 2004

LE COLLÈGE DU CRIME, 2004

Raphaël Majan



U
N
E

CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

LES JAPONAIS

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2004

ISBN : 2-84682-033-3

www.pol-editeur.fr

Carence nippone

Vendredi 13 février 2004, le commissaire Wallance, qu'on appelle souvent le commissaire Liberty en référence au fameux film de John Ford *L'homme qui tua Liberty Valance*, se réveille d'excellente humeur après une bonne nuit réparatrice, et avec une étrange idée en tête : « Je n'ai jamais tué un Japonais. »

Wallance a cinquante et un ans. Ça fait plus de treize mois que, poussé par sa passion de la justice et de la sécurité pour tous, il a commencé sa carrière d'assassin. Depuis, il a tué ou arrêté ou fait arrêter pour meurtre plein de Français, bien sûr,

mais aussi deux Grecs, un Péruvien, un Malien, plusieurs Algériens, deux Brésiliennes, deux Camerounais, un couple de Portugais, un trio de Chinois, même une Australienne, mais aucun Japonais.

Le commissaire est le contraire d'un m'as-tu-vu. Il n'est pas à compter les nationalités de ses victimes comme, dans un western semblable à celui qui lui vaut son surnom, un tueur à gages ferait une entaille sur la crosse de son arme à chaque commande exécutée. Lui, en outre, n'agit pas pour l'argent, ce qu'il fait il le fait à fonds perdu. Il ne cherche pas à se constituer une fortune personnelle mais à vivre en conformité avec la morale qui l'inspire. Wallace souhaite soudain remédier rapidement à sa carence nippone. Aucun racisme ne le dirige : des Chinois, il en a déjà assassiné. Nulle trace non plus de xénophobie : il a tué largement plus de Français que d'étrangers, de même qu'il a supprimé considérablement plus d'hommes que de femmes sans que ça suffise à mettre le holà aux accusations de misogynie qui pèsent parfois sur lui pour de tout autres raisons. Peut-être que d'un point de vue rationnel, il n'a pas de motif pour se

consacrer ainsi à un Japonais, mais faut-il un mobile à une femme enceinte pour qu'on s'attache à satisfaire son envie ? Qu'il soit parfaitement normal ou extravagant, le fait est là : son désir est de tuer un Japonais dans les meilleurs délais, ce serait bon pour la sécurité du pays. Il n'en attend rien de spécial, sinon que ce sera derrière lui.

Son dévolu eût-il été jeté sur un Français noir ou d'origine maghrébine qu'il aurait eu le choix à son bureau. Mais, alors qu'il fait attention toute la journée, pas le moindre collègue jaune dans les couloirs, même pas de Chinois. Ça altère son humeur au fil des heures. Il a accepté la veille d'aller au cinéma ce soir, avant dîner, avec Lavraut, son fidèle adjoint depuis onze ans, sa femme Martine (le couple a connu il y a un an une crise que l'aide du commissaire leur a permis de surmonter¹) et un autre couple ami des Lavraut.

– Quel film avez-vous sélectionné ? demande-t-il en début d'après-midi à Lavraut pour prendre prétexte de la réponse, quelle qu'elle soit, afin d'être

1. Voir dans la même série *Chez l'oto-rhino*.

désolé mais que, dans ces conditions, malheureusement, il ne les accompagnera pas.

– *Lost in Translation*, répond l'adjoint. Ce sont Annick et Jérémy qui ont choisi. C'est l'histoire de gens comme nous qui sont à Tokyo et qui s'y retrouvent complètement perdus parmi des milliers de Japonais, il paraît que c'est très drôle avec un aspect intellectuel qui devrait vous plaire, Annick et Jérémy sont tous les deux enseignants.

– Ah, *Lost in Translation*, dit-il en corrigeant selon lui l'accent de Lavraut. De Sofia Coppola. On se retrouve où à quelle heure ?

Le commissaire a une propension à prendre tout ce qui l'arrange pour un signe du destin.

On se retrouve devant le cinéma Majestic, à la Bastille, pour la séance de vingt heures quinze, film dix minutes après. Les Colcoche, Annick et Jérémy, sont plutôt sympathiques, à peu près l'âge des Lavraut, trente, trente-cinq ans, et, comme les Lavraut et le commissaire lui-même, tout ce qu'il y a de plus français blancs. Ils se permettent quelques plaisanteries sur le métier de policier, Wallance a l'habitude.

Le film raconte l'histoire d'un acteur américain à peu près de son âge venu à Tokyo pour le travail, qui s'y ennue affreusement et rencontre à l'hôtel la jeune femme d'un photographe américain qui est aussi seule tout le temps. Ils sympathisent et voilà. Le commissaire estime avec regret que l'œuvre lui en apprend plus sur les Américains que sur les Japonais, les informations sur ceux-ci se résumant au fait qu'ils sont petits et parlent japonais, éléments dont il disposait déjà avant d'entrer dans la salle et qui ne lui paraissent pas à même de simplifier de façon décisive un assassinat. Autres indices déjà en sa possession, d'un intérêt criminel minime et sur lesquels le film n'apporte aucun éclairage supplémentaire : les Nippons seraient peu poilus et leur pénis contradictoire à celui des Noirs. Au bout d'une demi-heure, l'adolescent et l'adolescente de la rangée juste devant commencent à s'embrasser, l'obligeant à changer de position pour continuer à voir confortablement l'écran. Il pense un instant les coffrer pour trouble à son ordre public personnel puis renonce poliment pour ne pas embarrasser ses compagnons. Il reste consciencieusement jusqu'à ce

que les lumières soient rallumées et il s'avère qu'il n'y a aucun Japonais parmi les spectateurs, de sorte qu'il est doublement déçu quoiqu'il fallait s'y attendre.

– Je n'ai pas tout compris mais c'était un peu long, dit Lavraut quand ils sont attablés vers vingt-deux heures trente à un tex-mex de la Bastille.

– La jeune femme est très sympathique, dit Martine, quelle bonne actrice.

– Et belle, ce qui ne gâche rien, dit Lavraut.

– Cette opposition de deux mondes, c'est fascinant, dit Jérémy Colcoche.

– C'est très intéressant, dit Annick. J'adore la sensibilité de Sofia Coppola. C'est la fille de Francis Ford Coppola, savez-vous ?

– *Apocalypse Now*, quelle claque dans la gueule de la guerre du Vietnam, dit le commissaire avec un soupçon de flagornerie qui n'est pourtant pas son genre, les enseignants étant réputés majoritairement opposés à ce genre de conflit armé.

– Chez les Coppola, les Jaunes, ça a l'air d'intéresser toute la famille, si je peux me permettre, rigole Lavraut.

– Il n’y a aucun rapport, dit Jérémy.

– Oui mais quand même, dit Martine.

– Les Japonais, c’est très particulier, dit Jérémy.

Vous avez tous entendu parler d’une mafia chinoise, jamais d’une mafia japonaise. Même à Paris, il y a ce qu’on appelle Chinatown, pas Japantown.

– Les Colcoche sont passionnés, dit Lavraut au commissaire. Ils décollent pour quinze jours à Tokyo pas plus tard que demain.

Ce qui arrangerait vraiment Wallance serait qu’ils aient plutôt un arrivage en provenance de là-bas mais y partir, c’est déjà une piste.

– Je crois que Tokyo est la capitale la plus chère du monde, dit-il, il n’est pas franchement avare mais cette sorte de détail l’intéresse toujours. Les hôtels, ce doit être hors de prix.

– Ça ne nous coûte rien que le voyage, dit Annick Colcoche. On échange notre appartement avec celui d’un Japonais beaucoup plus âgé que nous, il travaille chez Sony mais pas à un poste si important que ça, il a plus de cinquante ans et sa femme aussi. Ils ne sont jamais venus en Europe, c’est fou, non ? Vous me direz que c’est notre premier voyage en

Asie. On laisse les enfants chez les parents de Jérémy, ils sont trop jeunes pour en profiter. L'échange d'appartements, ça se fait de plus en plus, maintenant, c'est très commode, mais je crois que les maisons sont toutes petites, là-bas. Il y a des agences qui jouent le rôle d'intermédiaire pour les clés, tout ça. Il suffit de bloquer la ligne de téléphone pour ne pas avoir de mauvaises surprises, j'espère qu'ils penseront bien aux robinets mais il paraît que les Japonais sont très polis. Notre avion part en fin de matinée et le leur arrive en début d'après-midi.

Fidèle à lui-même, il y a déjà un moment que le commissaire n'écoute plus. Sa distraction aurait pu lui causer des ennuis, professionnellement parlant, si ses innovations morales ne s'étaient révélées beaucoup plus efficaces que des enquêtes à la papa pour résoudre les pires assassinats. Mais la phrase sur la venue de Tokyoïtes fait mouche.

– Annick a toujours voulu connaître « l'empire du Soleil levant », dit Jérémy. Je suis bien content d'en profiter moi aussi. Ils nous ont faxé un plan avec leur adresse parce que c'est comme ça qu'on fait là-bas. Pour ne pas être en reste, je leur ai faxé

la nôtre avec aussi la photocopie d'un plan du XI^e arrondissement avec une croix au niveau de notre immeuble.

– Où habitez-vous ? se renseigne Wallance. Seriez-vous assez aimables de me faire parvenir un double du plan, s'il vous plaît, je veux dire votre adresse.

Les Colcoche restent muets, un peu stupéfiés de cette demande intime formulée comme un ordre.

– Je m'en occupe, dit Lavraut, subordonné même hors service.

Assassiner un Japonais, aucune petite voix dans sa conscience ne pourra prétendre que c'est par intérêt personnel puisque le commissaire est prêt à tuer n'importe lequel et que, de toute façon, il n'en connaît aucun.

Un assassinat défectueux ?

Pourquoi traîner ? Liberty passe boulevard Richard-Lenoir dès le samedi 14 février après-midi, les Colcoche habitent juste à côté du cinéma où ils avaient donné rendez-vous. Il n'a pas encore d'idée très précise en tête mais peut-être qu'une occasion se présentera immédiatement. Comme d'habitude, il a sur lui son pistolet, et aussi son discman Sony qui ne marche plus bien. Ça peut être à la fois une manière d'entrer en contact et de le faire réparer, puisque le Japonais travaille justement chez Sony et à un poste pas trop important. Le P-DG de la boîte serait sûrement

incapable de le lui refaire fonctionner mais un employé moins gradé pourrait se révéler beaucoup plus compétent, c'est comme ça aussi dans la police où le commissaire divisionnaire Gou serait la dernière personne à qui s'adresser pour savoir comment commettre un assassinat alors que Wallance lui-même, qui hiérarchiquement dépend de l'autre, promettrait d'être beaucoup plus efficace.

Il sonne à la porte. Une petite femme japonaise d'à peu près son âge, la cinquantaine, lui ouvre après avoir regardé par le judas et déverrouillé la porte. Elle rit un petit peu.

– Bonjour, dit Wallance. Annick et Jérémy Colcoche m'ont dit que vous arriviez cet après-midi et je suis venu voir si le voyage s'est bien passé, si vous avez besoin de quelque chose. Je peux entrer, s'il vous plaît?

Le femme continue à rire comme nerveusement quoiqu'elle semble calme. Le commissaire entre. La Japonaise dit quelques mots, de toute évidence en japonais. C'était à prévoir.

Pas trace du mari. Ça tombe mal, parce qu'il est exclu d'assassiner qui que ce soit quand un témoin

peut revenir d'une seconde à l'autre et que Wallance n'a rien contre deux victimes d'un coup.

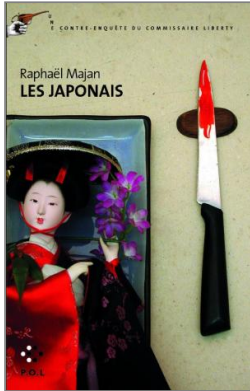
La Japonaise lui parle mais comprend vite qu'il ne comprend pas. Ils sont dans la cuisine, comme si elle allait lui proposer un thé, et elle mime l'absence de son mari sur la table, en mettant son index droit à l'horizontale jusqu'à le faire basculer sur le médus, puis encore l'index, et ainsi de suite, comme un petit bonhomme qui marche. Le mari est sorti pour un temps indéterminé que le commissaire décide de considérer cependant comme suffisant, revenant sur l'impossibilité antérieure. Rien n'oblige à mettre des heures pour pratiquer un assassinat, ça peut aussi bien ne prendre qu'un instant. Il tâte sa poche, son pistolet y est bien. Mais, maintenant que tuer un Japonais lui est venu comme une chose extraordinaire, il a peur de gâcher le plaisir en tirant un coup de feu et rentrer chez lui, meurtre d'une désolante banalité.

Tandis qu'il échange quelques gestes avec la femme, visiblement fatiguée par la nuit dans l'avion, le frappe la conjonction entre l'énormité de la machine à laver familiale située à côté du four et

la petite taille de la Japonaise. Il ouvre la porte extérieure placée sur le dessus et regarde bien le fonctionnement, comme s'il était venu pour ça, qu'il avait quelque chose à leur expliquer à ce sujet. C'est une machine Brandt, rien de japonais. Du doigt, il fait signe à la femme de s'approcher, à quoi elle obtempère à petits pas et en riant toujours, ce qui est à la fois sympathique et un peu agaçant. En souriant lui-même, le commissaire la fait se pencher sur le tambour et, brusquement, lui saisit les pieds et tâche de l'enfourner à l'intérieur. La femme commence à crier et Wallance se demande s'il a pris une tellement bonne initiative mais c'est trop tard pour changer d'avis. C'est épuisant. Il a beau être plus grand que la naine, quand même pas au point de pouvoir la tenir par les pieds et qu'elle entre tout entière dans le tambour sans qu'il soit forcé de se donner un mal fou. Introduire toute une Japonaise dans une machine à laver sans même parler japonais tient de la gageure. En plus, comme ça lui a pris soudainement, il n'a même pas enlevé son pardessus qu'il gardait pour pouvoir partir rapidement, ce qui n'est plus l'urgence. Il sent la transpiration

N° d'éditeur : 1875
N° d'imprimeur : 042445
Dépôt légal : octobre 2004

Imprimé en France



Raphaël Majan Les Japonais

Cette édition électronique du livre
Les Japonais de RAPHAËL MAJAN
a été réalisée le 17 juin 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2004
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846820332)
Code Sodis : N45206 - ISBN : 9782818007266
Numéro d'édition : 2829